

**la
vie**

LES ESSENTIELS

MICHEL MAXIME EGGER

DOSSIER
SACRÉ

L'apôtre
de l'écospiritualité

16 février 2012 N° 3468 **Le cahier spirituel à détacher**



AVEC LES ENFANTS JÉSUS PARDONNE ET GUÉRIT

Michel Maxime Egger

RESPONSABLE À L'ONG ALLIANCE SUD, CE SOCIOLOGUE ET EX-JOURNALISTE A FORGÉ LE TERME D'ÉCOSPIRITUALITÉ. IL PROPOSE DANS SON DERNIER LIVRE DE REDONNER SA DIMENSION SACRÉE À LA NATURE ET DE RETROUVER L'UNITÉ ENTRE L'HUMAIN ET LE COSMOS.

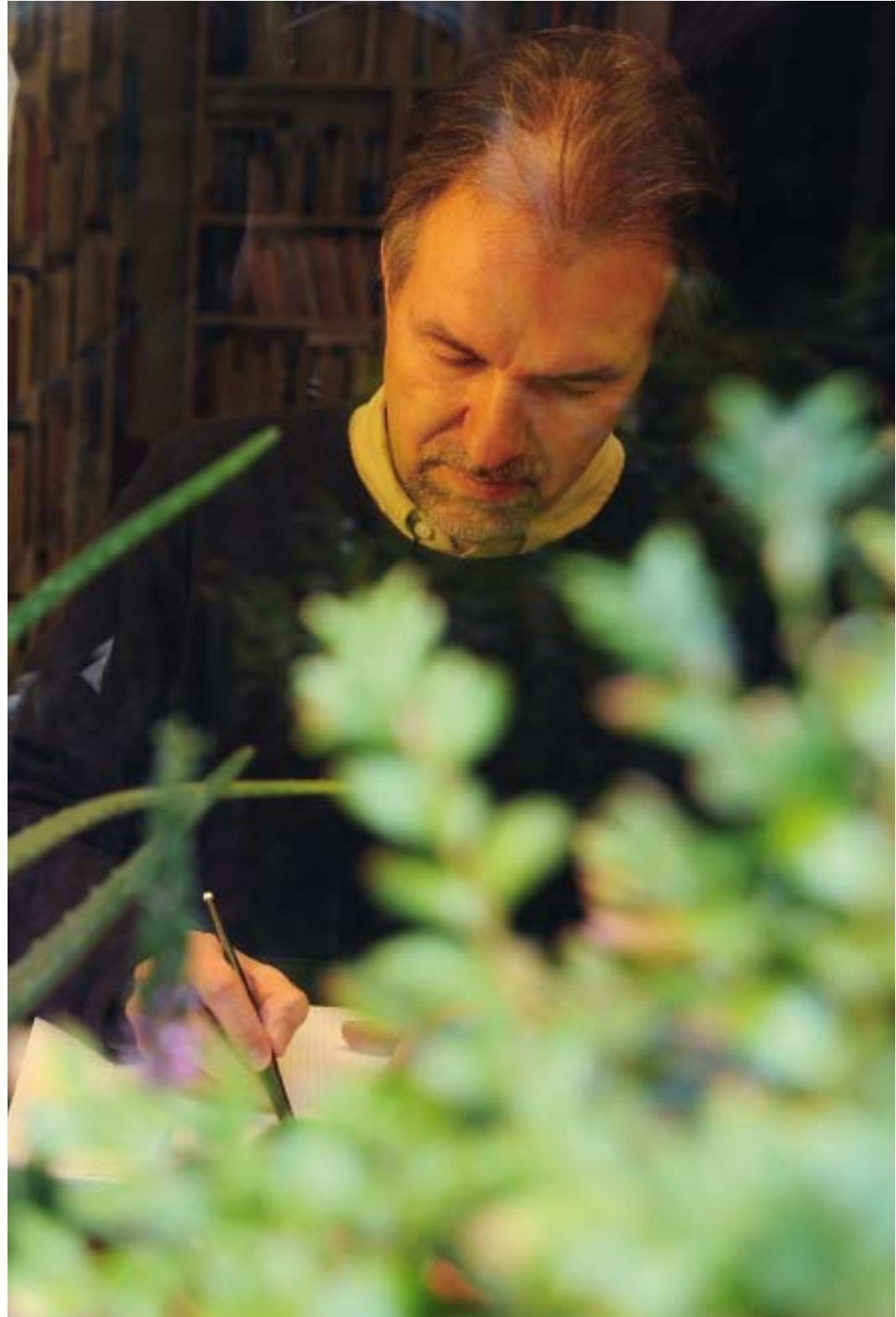
J'étais descendu au bord d'un petit lac, proche du désert Thar, au Rajasthan. Un temple se reflétait dans l'eau. C'était l'aube. Le silence était total, l'air cristallin. Soudain, je me sentis submergé par une vague venant du plus profond de moi. Des larmes se mirent à couler sur mon visage, je fus envahi par un sentiment de paix et de plénitude. Dans ce paysage quasi biblique, j'eus le sentiment d'être dans une unité profonde avec moi-même et ce qui m'entourait, comme si ma conscience s'ouvrait à une autre dimension. J'avais 26 ans quand je vécus cette expérience de l'être, qui n'avait encore ni nom ni visage pour moi.

Les étapes de sa vie

- 1958** Naissance à Bienne (Suisse).
- 1981** Master en sociologie à l'université de Neuchâtel (Suisse).
- 1990** Entre dans la communion de l'Église orthodoxe.
- 1992** Crée la collection *Le Sel de la Terre*, consacrée à la spiritualité orthodoxe contemporaine aux Éditions du Cerf.
- 2002** Lobbyiste à Alliance Sud, collectif d'ONG d'entraide suisses. Publie *Prier 15 jours avec Silouane* (Nouvelle Cité).
- 2004** Fonde le réseau Trilogies qui fait dialoguer traditions spirituelles, écospiritualité et quête de sens.
- 2012** Parution de *la Terre comme soi-même* (Labor et Fides).

J'ai toujours été habité par un sens du sacré et du mystère transmis par mon grand-père maternel, un homme de foi chez qui je passais mes vacances dans un petit village du Jura bernois, en Suisse. Quand je pense à ce grand-père, je retrouve les sensations de paix et de sécurité totales qui m'envahissaient lorsque je mettais mes petites mains dans ses grosses « pognes » de menuisier.

Revenu d'Inde, je me replongeai dans la vie professionnelle. Après des études de sociologie et de journalisme, je travaillai dans un hebdomadaire qui m'envoya faire des reportages un peu partout dans le monde. Mais ma quête spirituelle me poursuivait. J'avais la nostalgie de l'état de paix et d'unité que j'avais connu en Inde. Je rejoignis ainsi un centre qui pratiquait le zen. Un jour, lors d'une *sesshin* (période de méditation), la figure du Christ remonta à la surface, resurgit des profondeurs de mon être. Une amie me parla alors du monastère Saint-Jean-Baptiste, fondé dans le comté d'Essex en Angleterre, par l'archimandrite Sophrony, un moine orthodoxe. Au printemps 1988, j'en franchis la porte... Je suis entré dans l'orthodoxie par la prière du cœur, l'invocation répétée du nom de Jésus, qui relie à la présence



intérieure du Christ. Cette prière est un outil efficace de réunification de l'être « corps-âme-esprit ». Mais que pèse cette voie de la transformation intérieure lorsqu'on a une conscience aiguë des souffrances de l'humanité et de l'écosystème dont nous sommes dépendants ? Très concerné par les problématiques de développement durable, je décidai donc de quitter la position d'observateur pour devenir

acteur, en m'engageant au service de Pain pour le prochain, une ONG suisse protestante, puis d'Alliance Sud, un collectif d'ONG œuvrant pour mettre à l'agenda politique suisse la question des pays les plus pauvres.

Autour de moi, je vois beaucoup de personnes en quête de développement spirituel. Mais, d'une part, leurs démarches n'intègrent pas ►►

« La mutation ne s'impose pas de l'extérieur, mais elle naît au-dedans de nous, du cœur profond »

nous faisons de notre *ego*, de nos désirs et de nos peurs, la manière dont nous nous relient à la nature, aux autres et à Dieu.

J'ai cherché dans la tradition chrétienne ce qui nous permettrait de sortir de ce dualisme pour redonner une dimension sacrée à la nature, pour recréer l'unité entre l'être humain et le cosmos. La théologie de l'Église d'Orient, celle des Pères de l'Église – Maxime le Confesseur ou Grégoire Palamas – est riche de promesses écologiques encore peu explorées. Elle confère au cosmos une dimension intérieure habitée de conscience et de divin. Dieu en s'incarnant s'est uni à toute la création : chaque créature est, à sa manière, un écho de la parole créatrice originelle. L'écospiritualité, que je définis comme une écologie intégrale, à la fois extérieure et intérieure, repose sur cette vision d'un univers animé par les énergies divines. Nous sommes des enfants de Dieu, et les étoiles et la Terre sont nos sœurs...

« L'homme est un microcosme », dit Grégoire de Nazianze, au IV^e siècle, un pont entre Dieu et la nature. Pour refonder l'unité fondamentale, nous avons à repenser notre être au monde à tous les niveaux : nos modes de vie, nos valeurs fondatrices de justice et de solidarité, nos attitudes spirituelles et nos représentations. Cette mutation ne s'impose pas de l'extérieur, elle naît au-dedans de nous, du cœur profond. C'est une question d'éveil et de responsabilité, d'ouverture à la dynamique de l'Esprit. ●

INTERVIEW MARTINE PERRIN

PHOTOS PHILIPPE PACHE POUR LA VIE

► véritablement le monde et, d'autre part, les luttes solidaires portées par les ONG s'accompagnent rarement d'un travail de transformation intérieure. Pour moi, ces deux dimensions sont indissociables. Le défi est précisément de vivre cette intégration en profondeur dans tout notre être, dans notre existence quotidienne et notre engagement politique. C'est pourquoi, je me suis mis à réfléchir plus intensément à l'articulation entre transformation spirituelle et transformation du monde. L'écologie est le champ idéal pour expérimenter cette articulation. Car nous faisons partie de la nature tout autant que la nature fait partie de nous, contrairement à ce que le mot environnement nous laisse entendre. La crise écologique puise ses racines dans ce dualisme. Elle n'est pas seulement la conséquence de choix économiques ou de notre mode de vie, elle dépend aussi de notre vision du cosmos et de notre vie intérieure : ce que



MES CONSEILS POUR communier avec la nature

1 Éveillez-vous et appelez l'Esprit

Faites de votre réveil un véritable éveil. Ne laissez pas le tourbillon du mental vous parasiter dès l'aube. Offrez-vous un moment pour habiter votre corps, pour vous unifier intérieurement. Appelez l'Esprit pour qu'il demeure en vous. Accueillez son souffle de vie, présent dans le cosmos comme dans notre terre intérieure. Unissez-le à votre respiration. Votre journée en sera transfigurée.

2 Rendez grâce à Dieu pour ses dons

S'alimenter, c'est communier avec la chair du cosmos. Soyez présent à votre nourriture. À ses couleurs, à sa saveur, à son trajet dans votre corps. Prenez conscience de toute la chaîne d'interdépendance qui la conduit dans votre assiette : l'eau, le soleil, la terre et tous les humains qui l'ont cultivée, Dieu qui a tout créé. Rendez grâce pour tous ses dons et partagez-les.

3 Approfondissez vos désirs

La Terre est malade de notre avidité. Soyez moins perméables à la publicité et réorientez vos désirs. Avant chaque acte de consommation, interrogez-vous : « Pourquoi en ai-je envie ? En ai-je vraiment besoin ? Aurai-je le temps d'en jouir ? Quelle est son empreinte sur la nature et sur les générations futures ? » Souvenez-vous que derrière tout désir se cache un désir infini que seul l'Absolu peut satisfaire.

4 Cultivez l'émerveillement

Le cosmos est une splendeur, la vie, un miracle permanent. Lavez votre œil avant chaque regard. Ménagez-vous des moments de contact avec la nature. Embrassez les arbres, caressez les herbes, offrez votre visage au soleil ou à la pluie, respirez à pleins poumons, prenez la terre dans vos mains. Redécouvrez la nature et la Présence divine qui l'habite : elles sont en nous tous. ● ►►

Un livre pour réfléchir à la crise écologique



Comment faire face aux défis soulevés par la destruction de la planète ? Les solutions techniques n'y suffiront pas, analyse Michel Maxime Egger, pour qui la crise écologique est aussi spirituelle. Il le démontre dans cet essai lumineux, véritable somme où il pose les jalons d'une « écospiritualité ». En récapitulant les « trésors spirituels » de la tradition orthodoxe, il met en relief l'unité fondamentale entre l'humain, le cosmique et le divin, proposant un mode d'être issu d'une vision réenchantede de la nature. ●

LA TERRE COMME SOI-MÊME. REPÈRES POUR UNE ÉCOSPÉRITUALITÉ, LABOR ET FIDES, 25 €. À NOTER ÉGALEMENT QUE LE SITE WWW.TRIOLOGIES.ORG PROPOSE DES TEXTES POUR ENRICHIR LA RÉFLEXION.

L'HOMME PRIÈRE

- 1896 Naissance à Moscou.
- 1924 Expérience mystique à Pâques.
- 1925 Départ pour le mont Athos.
- 1939 Ermite dans le « désert » de l'Athos.
- 1941 Ordonné prêtre, il devient un starets (père spirituel).
- 1947 Retour en France. Publie *Starets Silouane, moine du mont Athos*.
- 1959 Départ pour l'Angleterre. Fondation du monastère Saint-Jean-Baptiste.
- 1993 Mort à 97 ans.

À LIRE

Saint Silouane l'Athonite (1866-1938)

de l'archimandrite Sophrony

Le livre de référence sur saint Silouane,

qui fut le père spirituel de l'archimandrite Sophrony. La première partie porte sur sa vie et la profonde théologie qui sous-tend la simplicité de ses écrits, réunis dans la seconde partie. Un classique. Cerf, 28 €.

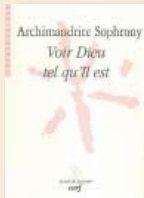


Voir Dieu tel qu'il est

de l'archimandrite Sophrony

L'autobiographie spirituelle du père Sophrony nous plonge au cœur de son expérience du mystère de Dieu.

Un voyage paradoxal entre la descente de l'âme dans les gouffres du néant et son élévation par la révélation de Dieu comme personne : « Je Suis Celui Qui Suis. » Cerf/Sel de la Terre, 25 €.



De Vie et d'Esprit

de l'archimandrite Sophrony

Un bouquet d'aphorismes composé par

Michel Maxime Egger à partir des enseignements oraux dispensés par le père Sophrony à la fin de sa vie. Des paroles simples, inspirantes, comme autant de semences de Lumière pour féconder le quotidien. Un testament spirituel. Cerf/Sel de la Terre, 10 €.



À VISITER

Monastère

Saint-Jean-Baptiste

Situé près de Maldon, dans le comté d'Essex, en Angleterre, il a été fondé par le père Sophrony en 1959.

Monastère

Saint-Silouane l'Athonite

Situé à Saint-Mars-de-Locquenay, dans la Sarthe, il a été fondé en 1990. www.monastere-saint-silouane.eu



AFP

MA FIGURE SPIRITUELLE l'archimandrite Sophrony

Quand je l'ai rencontré, en 1989 – il avait alors 93 ans –, le père Sophrony avait une grande fragilité physique qui donnait encore plus de force à sa présence spirituelle. Il vous enveloppait de son regard lumineux, et vous étiez embrassé par cette lumière d'amour. À lui seul, ce regard résumait la vie d'un homme de Dieu, un homme de prière à travers qui le Verbe parle.

Né à Moscou en 1896, Sergueï Simeonovitch Sakharov a toujours été dévoré par une soif d'absolu. Rattrapé par la révolution d'Octobre, il quitte la Russie et arrive à Paris en 1922, à 26 ans. La peinture est sa passion. Il est exposé au Salon d'automne et au Salon des Tuileries. Mais il renonce à l'art et, en 1925, part pour le mont Athos où il reçoit la grâce de la prière incessante. Il fait aussi l'expérience de l'abandon de Dieu et de l'oscillation entre l'enfer et la lumière, qui caractérise sa vie spirituelle et l'entraîne au repentir continu.

Sa rencontre avec le starets Silouane est décisive. L'intellectuel cultivé qu'il est se met à suivre un homme simple, presque illettré, dont il va faire son guide dans son chemin de divinisation. Avec Silouane, Sophrony rencontre un saint qui a traversé tous les états et toutes les épreuves spirituels. Celui-ci dit souvent : « *Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas.* »

Après la mort du Bienheureux, en 1938, le père Sophrony vit en ermite, approfondissant les trois axes de sa vocation : l'humilité, l'amour des ennemis et la prière pure. Comme le starets Silouane, il prie pour le monde qui se débat alors dans la guerre, et sa prière élargit son cœur aux dimensions du cosmos. Malade, après plusieurs années de vie érémitique, il arrive en France, puis part en Angleterre en 1959 pour fonder le monastère Saint-Jean-Baptiste, passerelle entre l'Orient et l'Occident. Il « *naît au ciel* » en 1993. ●

Sophrony

à méditer

« Ce que nous recherchons, c'est d'être avec Dieu et d'acquiescer en nous la vie dans toute son ampleur, cosmique et divine. »

Saint n'est pas celui qui a atteint un degré élevé dans le domaine de la morale humaine ou dans une vie d'ascèse et même de prière, mais celui qui porte en lui le Saint-Esprit.

Dès lors, ne passez pas un seul instant sans conscience. Veillez à ce qu'il n'y ait rien d'impersonnel dans vos vies. Que votre esprit demeure, jour et nuit, là où est le Christ. »

Extrait de *De vie et d'Esprit* (voir ci-contre).



Dimanche 19 février,
septième dimanche,
on lira quatre textes.

Première lecture

Lecture du livre d'Isaïe
(Is 43, 18-19. 21-22. 24c-25).

Psaume 40.

Deuxième lecture

Lecture de la seconde lettre
de saint Paul Apôtre
aux Corinthiens,

chapitre 1, versets 18 à 22
(2 Co 1, 18-22).

L'Évangile selon saint Marc
(Mc 2, 1-12).

Dieu m'en est fidèle

Le texte dit simplement « Dieu est fidèle », qui doit se traduire à la fois par « Dieu est garant » et « Dieu est digne de confiance ». La proclamation de la fidélité de Dieu court dans tout l'Ancien Testament, comme dans le psaume : « Je te chanterai, toi ma force. Ma citadelle, c'est Dieu, le Dieu fidèle ! » (Ps 59, 18).

Notre parole

Paul emploie le fameux mot *lógos* qui signifie à la fois « le discours », « la parole » et, parfois, « la raison ». Il joue sur cette polysémie pour dire qu'il est sincère en toutes ses paroles, de l'évangélisation jusqu'à ses déclarations par lettre.

Sylvain et Timothée

Sylvain-Silas est membre de la communauté de Jérusalem (Ac 15, 22), il a été délégué à Antioche et a pris part à la première mission en Macédoine. Timothée est un converti de Lystres. Il a été le compagnon le plus fidèle de Paul, l'homme des missions délicates, comme à Thessalonique ou à Corinthe. Il a suivi son maître jusqu'à Jérusalem (Ac 20, 4).

DIRE OUI À DIEU

Seconde lettre de saint Paul Apôtre
aux Corinthiens 2 Co 1, 18-22

Dieu m'en est fidèle : notre **parole** envers vous n'a pas été « oui et non ». Le Fils de Dieu, Jésus-Christ, qui a été annoncé chez vous par nous – moi, **Sylvain et Timothée** – ne s'est pas révélé être « oui et non » : il n'y avait que « oui » en lui. En effet, toutes les promesses

de Dieu en lui sont oui : c'est ainsi que par lui **l'Amen** est dit par nous à Dieu pour sa gloire. Celui qui **nous donne sa garantie** avec vous **en vue du Christ** et qui nous donne **l'onction**, c'est Dieu ; c'est lui aussi qui nous a marqués de son sceau et dans nos cœurs a versé les arrhes de l'Esprit.

L'Amen

Cette expression issue de la liturgie juive montre que les chrétiens, majoritairement d'origine juive à l'époque, avaient conservé beaucoup de coutumes de la synagogue. « Amen » est à la fois une déclaration de soumission à la volonté de Dieu (« ainsi soit-il ») et un cri de louange de celle-ci.

Nous donne sa garantie

Dans un premier sens, ce verbe signifie « affermir, assurer ». Mais il était aussi utilisé dans les transactions financières pour dire qu'un partenaire se montrait garant d'un autre. Il faut noter le processus d'affermissement réciproque : c'est par ses communautés que Paul est affermi par Dieu.

En vue du Christ

L'expression employée par Paul est quasi intraduisible. Il utilise en effet la préposition *eis* qui exprime le mouvement et le but. On peut donc comprendre que Dieu affermit les hommes « pour le Christ » et pour les faire marcher « en direction du Christ ».

L'onction

Il s'agit de l'onction royale du souverain d'Israël qu'on a pris ensuite dans un sens eschatologique puisque le Messie devait être le successeur de David. Le verbe employé a donné le substantif *christos*, puisque Jésus, le Messie, est « l'Oint ». En nous oignant, Dieu fait de nous des Messies, à l'instar du Christ.

Retrouvez le commentaire
de Régis Burnet,
en page suivante.



UNE THÉOLOGIE DU SALUT

PAR RÉGIS BURNET



RÉGIS BURNET
est professeur
de Nouveau
Testament
à l'Université
catholique
de Louvain
(Belgique).

Étrange passage que celui qu'on trouve ici, à la fin du premier chapitre de la Deuxième Épître aux Corinthiens ! En apparence, Paul ne fait que répondre à une accusation de duplicité par quelques protestations de fidélité ; en réalité, il rédige un petit texte extrêmement dense, truffé de jeux de mots, qui condense en quelques lignes une théologie du Salut (voir page 50).

À Corinthe, la situation est critique : malgré sa première lettre, Paul n'a pas fait taire les critiques de ceux qui l'accusent d'hypocrisie. Et son comportement n'a rien arrangé : alors qu'il avait promis de venir en personne régler la situation, voici qu'il a choisi de différer son départ, ce qui a paru comme une dérobade. L'apôtre se défend en opposant un argument d'une audace extraordinaire : comment pourrait-il jouer un double jeu alors que sa tâche est d'annoncer un Dieu fidèle, qui tient ses promesses et qui envoie un Fils qui n'a que « oui » en lui ? Paul ose confondre le contenu du message et le messager, et ose s'arroger l'un des attributs divins, la fidélité.

Suivons-le pas à pas, assimilation par assimilation. Partant de ses déclarations aux Corinthiens, il les compare à l'évangélisation qu'il a réalisée chez eux : de même qu'il n'y a pas eu « oui et non » dans sa prédication, il n'y a pas eu « oui et non » dans ses paroles. Puis il assimile cette prédication à son contenu même : le Christ, qui n'est que oui. Et enfin, toujours sur la base de cette droiture et de cette honnêteté, il assimile le Fils au Père, qui, lui aussi, tient ses promesses. L'orgueil de Paul serait-il donc sans limites ? N'est-il pas en train de se prendre pour Dieu le Père lui-même ? Les derniers mots du passage nous montrent qu'il faut aller plus loin que cette première réaction un peu simplette : « Celui qui nous donne sa garantie avec vous en vue du Christ et qui nous donne l'onction, c'est Dieu ; c'est lui aussi qui nous a marqués de son sceau et dans nos cœurs nous a donné l'Esprit. » Si Paul est aussi sûr de lui-même, c'est qu'il est sûr de son Dieu.

Quatre métaphores expriment cette confiance illimitée. D'abord la comparaison de la transaction financière : comme dans une vente, Dieu s'est porté



DEAGOSTINI/LEEMAGE

Saint Paul donnant les Épîtres à saint Timothée et à un autre saint, mosaïque de la cathédrale de Monreale, Italie, XII^e siècle.

« Plus qu'une preuve d'orgueil, le texte de Paul est une radicale proclamation de foi. »

garant, il nous affermit « en vue du Christ ». L'expression, un peu obscure, signifie à la fois « en raison du Christ » – car Dieu nous a préparés pour que nous puissions accueillir le Christ – mais aussi « en direction du Christ », car c'est vers lui que tout conflue. Ensuite, la comparaison de l'onction, un jeu de mot tout sauf anodin puisque « Christ » et « onction » sont identiques en grec : pour reprendre une expression de Teilhard de Chardin, Dieu nous « christifie » et nous fait converger en direction du Christ.

N'est-ce pas le sens des deux dernières comparaisons ? Marquer une lettre de son sceau, c'est reconnaître qu'elle vient de soi, qu'elle est même une émanation de la personne, une sorte de double d'encre et de papier. Quant à verser des arrhes, c'est à la fois s'engager à payer, tout en anticipant, par une somme modeste, le paiement. L'Esprit de Dieu qu'ont reçu les chrétiens est donc tout à la fois la promesse de la vie divine, mais aussi son avant-goût.

Pour exprimer ce que Paul décrit, les Pères de l'Église avaient une heureuse formule : Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. Paul ne fait qu'anticiper cette ultime réconciliation, ce suprême retour à l'unité avec Dieu. Plus qu'une preuve d'orgueil, son texte constitue une radicale proclamation de foi : « Il est fidèle, notre Dieu. »

JÉSUS PARDONNE ET GUÉRIT

L'histoire racontée dans l'Évangile de dimanche (Marc, chapitre 2) parle d'un homme paralysé qui est guéri et pardonné par Jésus.

Texte : Élisabeth Marshall. Illustration : Frédérique Bertrand pour La Vie.

Jésus revient à Capharnaüm

Jésus a déjà guéri de nombreux malades. Il est très populaire. Quand il revient à Capharnaüm, la nouvelle se répand, et la foule se presse dans la maison. Il n'y a plus de place, même devant la porte. Arrivent quatre hommes portant un paralysé, mais il leur est impossible d'entrer. La foule forme comme un rempart autour de Jésus, empêchant le malade d'aller jusqu'à lui. ●

Il pardonne au paralysé

Les quatre hommes ont une idée ! Ils font une ouverture dans le toit et descendent le brancard. C'est comme si le ciel s'ouvrait pour laisser passer le malade. Jésus a vu l'audace de ces hommes, cette foi qui leur fait franchir les obstacles. Et il dit au paralysé une parole étonnante : « *Mon fils, tes péchés sont pardonnés.* » Jésus voit dans le paralysé non seulement quelqu'un qui ne peut pas bouger mais aussi un homme qui a besoin d'être aimé et pardonné. ●

Il lui demande de marcher

Dans la foule, il y a des scribes, spécialistes de la Loi, qui sont choqués. Ce Jésus parle comme s'il connaissait les secrets de Dieu. Or, à l'époque, la maladie est considérée comme un signe de péché, et Dieu seul peut effacer les péchés. Alors, Jésus va plus loin. Pour prouver aux scribes qu'il a ce pouvoir donné par Dieu de pardonner les péchés sur la Terre et de libérer les hommes, il demande au paralysé de se lever, de prendre son brancard et de marcher. ●

Le paralysé se lève et rentre chez lui

Et c'est ce qui arrive ! Devant la foule stupéfaite, le paralysé se lève, prend son brancard et sort de la maison. Cet homme qui était arrivé couché et porté, par le toit, sort debout en marchant seul, par la porte. Le pardon de Jésus l'a relevé et rendu libre. Il l'a remis dans la vie. Il n'est plus coupé de Dieu ni des hommes. Il peut rentrer chez lui, dans sa communauté. ●



LA CHRONIQUE DU POÈTE

PHILIPPE MAC LEOD Éternité

Plutôt que d'humanité déchuée, nous parlerons d'incomplétude, d'humanité inachevée, qui n'atteindra sa taille que par la résurrection couronnant toute la création : le dernier jour de la Genèse, l'aboutissement de l'œuvre patiemment édifiée, feuille après feuille, dans une sorte de ressemblance tâtonnante rejoignant l'étincelle des origines. C'est un exode, désormais, qu'il nous faut reprendre en chacun, une histoire à accomplir personnellement, jusqu'à ce que le sens ultime parvienne à maturité : comme un apprentissage de la chair, une lente appropriation, du dehors vers le dedans, de l'enveloppe des figures vers le cœur de la parabole, que nous déroulons depuis le commencement, et que sa signification dernière effacera du même coup.

Passage demeure le maître mot : de l'ancien au nouveau, du pays d'esclavage à la liberté d'une terre sans frontières, de la mort à la vie, de cette

vie à ce qui vit en elle. Ce n'est pas à la terre que nous retournerons, mais à la lumière, celle des commencements, celle que nous aurons poursuivie intérieurement. Parce qu'elle est à l'origine, parce qu'elle-même est origine, elle reste la plus belle métaphore de la fin, le dernier fil qu'il faudra lâcher, après nous avoir conduits jusqu'au sommet du visible.

Je ne me demande pour ainsi dire jamais ce qui vient après. Seule cette vie qui s'en va, en sa fuite même, nous livrera la clé du mystère. Dans sa légèreté inouïe, par l'éclat fragile que son évanescence me laisse, j'entrevois un au-delà possible, non pas la persistance des souvenirs, ni la permanence de ce qui a pu être accompli, mais cet insaisissable qui est la marque du regard vivant comme de tout ce qui nous échappe. L'au-delà s'obscurcit, se rigidifie en quelque sorte, dès que je désire en faire le prolongement d'une existence qui ne saurait désirer son propre horizon.

Nous en avons fait l'insistance d'un moi qui ne sait pas disparaître, qui ne veut rien quitter, alors qu'il n'est d'au-delà que dans un dépassement de nos petits bonheurs tout autant que de nos représentations. La résurrection nous rend comme intérieurs à nous-mêmes, intérieurs au monde, intérieurs à toute chose. Elle nous oblige pour ainsi dire à mourir, comme une traversée nécessaire de l'immédiateté, un ultime effort prolongeant celui que j'aurai accompli en esprit



**PHILIPPE
MAC LEOD**

*est écrivain et a
publié plusieurs
recueils de poésie.*

Son dernier ouvrage,

*Sens et Beauté, est paru aux éditions
Ad Solem. lachronique@lavie.fr*



PLANPICTURE

« Parce qu'elle est à l'origine,
parce qu'elle est origine, la lumière
est la plus belle métaphore de la fin »

tout au long de ma vie : m'ouvrir, éclore, me réaliser dans un enjambement de soi par soi, de la vie par la vie, qui n'avance qu'en s'effaçant.

La vie éternelle, trop souvent, devient une extension de notre petitesse, la projection d'un idéal de bien-être, aussi ennuyeux que la pauvreté de nos aspirations. Mais l'éternité s'accommode mal de nos étroitesse. Elle déchire le cocon de nos univers familiers. Elle viendra comme un paysage de neige au matin, un scintillement qui fait toute chose nouvelle. Comme un jour d'altitude qui unifie le temps et l'espace dans le même éclat, pas

plus que pour les ombres il n'y a de place en elle pour la nostalgie. Lumière vaste, lumière limpide, heureuse d'elle-même, il semble que ce soit la joie qui lui imprime sa forme, ou qui nous en livre une proche figure.

L'éternité comme une ultime manifestation de la vie : son dernier visage, dessiné trait à trait par tout ce qu'on aura su donner. Le détachement suprême achèvera de nous ouvrir, de nous dénouer, de tirer un à un les fils d'un écheveau tenu longtemps serré. S'évanouir ou s'épanouir, c'est tout un, puisqu'il y a toujours quelque chose à laisser.